

Le jeu et la chandelle *The Crying Game* de Neil Jordan

Alain Charbonneau

Numéro 65, février–mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charbonneau, A. (1993). Compte rendu de [Le jeu et la chandelle / *The Crying Game* de Neil Jordan]. *24 images*, (65), 62–62.



Jude (Miranda Richardson) et Fergus (Stephen Rea)

LE JEU ET LA CHANDELLE

par Alain Charbonneau

En cette fin d'année maussade, où les gros canons passent comme cartes de souhaits à la poste, la sortie de *The Crying Game* a eu l'effet d'un placebo. La critique, américaine et montréalaise, s'est agrippée comme à une bouée à cette petite chose qui mêle avec humour, côté genres, le drame à la comédie, et côté thèmes, l'amitié et l'amour au conflit religieux et à l'engagement politique. C'est ce qui pouvait arriver de mieux au cinéaste irlandais Neil Jordan, qui, après un passage peu concluant à Hollywood (*We're No Angels*), travaillait depuis deux ans à retrouver dans son Irlande natale l'inspiration de ses premiers longs métrages (*Mona Lisa*, *The Company of Wolves*).

Avec *The Crying Game*, Jordan explore sur le ton du conte moderne la conscience coupable de l'Irlande terroriste et catholique. Le film s'ouvre en bordure d'une station balnéaire sur l'enlèvement d'un soldat britannique, stationné en Irlande du Nord, par des membres de l'IRA qui réclament la libération immédiate d'un des leurs. L'un des geôliers (Stephen Rea) se prend d'une réelle affection pour sa

victime (Forest Whitaker), qui lui avoue entre deux rigolades sa passion pour une jolie mulâtresse londonienne. Quand sonne son heure dernière, le soldat arrache à son bourreau et ami la promesse de se rendre auprès de sa jeune veuve et de veiller sur elle. Sous ces dernières volontés légitimes, qu'exécutera Fergus pour conjurer l'odieux de son crime, se dessine en fait un piège implacable, dont on ne saura bientôt plus très bien qui, du cinéaste ou du condamné, l'a tendu à qui, du spectateur ou du terroriste.

Le quiproquo sur lequel repose en partie le scénario de *The Crying Game* gagne à ne pas être éventé, même dans un article affranchi de la tâche d'appâter le lecteur-spectateur. Disons simplement que ce qui en fait tout le charme et l'originalité, c'est qu'il ne se réduit pas à un bête truc de scénariste et qu'il fonctionne au contraire comme un révélateur terriblement efficace de la culpabilité profonde qui ravage Fergus : coupable, bien sûr, d'avoir donné la mort (même par ricochet) à un ami de fortune, coupable de flirter avec Dil (Jaye Davidson), la petite amie de

sa victime, coupable de ne pas pouvoir l'aimer comme elle souhaiterait l'être et coupable, enfin, de l'entraîner dans un imbroglio terroriste où elle sera amenée à commettre un meurtre. La quête de ce terroriste velléitaire n'est en fait qu'une longue et inconsciente expiation, un chemin de croix intérieur au terme duquel, en assumant l'entière responsabilité du crime commis par Dil, il choisira la prison, par amour pour celle qu'il ne peut pas aimer, aussi paradoxal que cela puisse sembler. La vitre qui sépare Dil et Fergus lors de leur entretien final prend ainsi valeur de symbole : elle divise et réunit tout à la fois, elle est fossé et passerelle entre un homme et une femme unis dans un amour impossible par l'impossibilité même de leur amour.

Ainsi résumée, cette histoire de rédemption paraît bien grave, et pourtant elle ne l'est guère. Sur fond d'ambiguïté sexuelle, et à travers le récit des amours troublées et troublantes d'un terroriste irlandais pas très catholique et d'une coiffeuse anglaise fort peu orthodoxe, Jordan, qui témoigne ici une fois de plus d'un sens aigu du casting, nous livre une fable mordante dont l'humour souterrain — anglais, diront certains — couve même sous les scènes les plus dures et frappe en émergeant par foudres là où on ne l'attend plus. Son film est irrésistible, et pour peu qu'on aime être complice, on passera vite sur la ponctuation relâchée de la mise en scène, sur une photographie terne et sur un ou deux revirements maladroits. ■

THE CRYING GAME

G.-B. 1992. Ré. et scé.: Neil Jordan. Ph.: Ian Wilson. Mont.: Kant Tan. Mus.: Anne Dudley. Int.: Stephen Rea, Jaye Davidson, Miranda Richardson, Forest Whitaker, Adrian Dunbar. 112 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.